

UN JOURNAL CATHOLIQUE DANS
UNE PAROISSE C'EST UNE MIS-
SION, PERPETUELLE. LÉON XIII

L'IMPARTIAL
FONDÉ EN 1893

PUBLIÉ LE MARDI DE CHAQUE
SEMAINED

ABONNEMENT

POUR LE CANADA

Un an.....\$1.00
Six mois......50

POUR LES ETATS-UNIS

Un an.....\$1.50
Six mois......75

POUR L'EUROPE

Un an.....\$1.50
Six mois.....1.00

Les abonnements sont payable
d'avance.

Pour cesser de recevoir le jour-
nal, il faut donner avis au moins un
mois avant l'expiration de son a-
bonnement et payer tous les arri-
rages.

Ceux qui changent d'adresse
devront nous donner l'ancienne aus-
si bien que la nouvelle.

Adressez toutes lettres, corres-
pondances, etc., à

L'IMPARTIAL
Tignish, Ile du Prince Edouard

L'IMPARTIAL

Tignish, Mardi, 22 Juin, 1909

De la Politesse

Ne vous asseyez jamais ni trop
loin ni trop près de la table.

S'il est inconvenant de se mettre
à table le premier, il ne l'est pas,
moins de déplier sa serviette avant
les autres.

Ne déployez pas entièrement vo-
tre serviette ; bornez-vous à l'éten-
dre sur vos genoux.

Il est permis aux dames d'atta-
cher leur serviette avec des épingles
comme elles le voudront.

Ne relevez pas les manches de vo-
tre habit, comme si vous alliez vous
laver les mains.

Ne vous dandinez jamais sur vo-
tre chaise, ne vous balancez pas, ne
vous tenez pas renversé contre le
 dossier, en un mot, prenez une atti-
tude aisée, mais décente.

Évitez surtout de gêner vos voi-
sins et de leur donner des coups de
coudes dans la vivacité de vos mou-
vements.

Toute gesticulation forcée est in-
commode ou inconvenant.

Ne promenez pas vos pieds sous
la table.

Ne mettez jamais les coudes sur
la table.

N'élevez pas la voix comme si
vous parliez à des sourds.

Si la conversation est générale,
parlez assez haut pour être entendu
de tout le monde ; s'il y a plusieurs
conversations particulières, parlez
assez bas pour ne pas gêner la con-
versation de vos voisins.

Si vous demandez un verre, un
couteau ou du pain, au domestique
qui est au buffet ne l'appellez pas
garçon, comme on fait chez un res-
taurateur, mais par son nom, dont
vous vous informez si vous ne le
savez pas. Le mieux est de lui
faire un signe sans l'appeler.

Ne dites et ne faites jamais rien
qui puisse amener une discussion
politique ou religieuse.

Quant le maître ou la maîtresse
de la maison servent eux-mêmes et
qu'ils vous font passer une assiette
servie, ne la faites jamais passer à
un autre ; ce serait une impolitesse.

Dans un dîner, serait-ce à une
table d'hôte, vous ne devez jamais
ni demander, ni indiquer le morceau
que vous préférez.

On ne tend jamais son assiette
pour être servi le premier.

On ne souffle pas sur sa soupe
quand elle est trop chaude, on at-
tend qu'elle se soit refroidie.

On ne porte pas son assiette à sa
bouche pour boire son bouillon, on
le boit avec la cuillère.

Ne vous servez pas de votre four-
chette, concurremment avec votre
cuillère, pour manger votre soupe.

**L'Évangéline de
Moncton**

L'Évangéline de Moncton, consa-
cre ses colonnes, la semaine der-
nière, à "Nos Amis les Forestiers
Catholiques Français". Le confrère
fait l'histoire des persécutions
qu'ont eu à subir les Acadiens. Le
but de l'Évangéline est de faire
connaître un peu l'histoire de l'A-
cadie à nos frères, les Canadiens-
Français.

L'Évangéline continue toujours
à défendre nos droits sacrés et à
gagner la sympathie des étrangers.
Puisse son dévouement être cou-
ronné d'un grand succès.

**Fete de la St. Jean-Bap-
tiste a Montreal**

De grands préparatifs se font
pour célébrer le 75ième anniversai-
re de la fondation de l'Association
St. Jean-Baptiste, à Montréal. Les
démonstrations auront lieu les 22,
23, 24 et 25 de ce mois. Un projet
de fonder une fédération de toutes
nos sociétés nationales sera discuté
pendant les jours de fête, et chaque
société catholique, française, est
invitée à envoyer des délégués pour
prendre part aux délibérations sur
ce projet. La Société Mutuelle
l'Assomption a nommé le Revd. P.
C. Gauthier, D. D., curé de Pal-
mer Road, Ile du P. E., et l'hon.
Dr. D. V. Landry pour la repré-
senter à ces fêtes.

Le Revd. docteur Gauthier est
parti pour Montréal hier.

**La Menees des anti-clericaux
en Italie**

A la Chambre italienne, où l'on
discutait récemment le budget du
ministère de la Justice, le député
républicain Chiesa s'est fait l'inter-
prète des blocards, et a prononcé
un long discours sur les congréga-
tions religieuses.

M. Orlando, ministre de la Jus-
tice, dans sa réponse, s'efforça de
montrer qu'il valait mieux ne rien
changer à l'état actuel des choses.
Il est opposé aux mesures extrême-
sêmes : confiscation par l'Etat des
biens ecclésiastiques et leur rétro-
cession à l'Eglise ; il serait plutôt
en faveur d'associations culturelles,
mais il faudrait pour cela accord
avec le Saint-Siège, "et cet accord,
en Italie, n'est désiré, dit-il, ni par
le Vatican ni par nous".

Le ministre ne voit qu'une solu-
tion : la liquidation des fonds de
culte, en répartissant les biens entre
l'Etat et les communes, avec la
charge de certaines pension aux
ayant-droit.

Parlant des congrégations au
point de vue légal, il dit que s'il
plaît à des hommes de vivre en-
semble, la loi n'intervient pas pour
les en empêcher. Il termine par
ces paroles :

"L'Italie, en affirmant son droit
sur Rome, devait affronter une si-
tuation difficile ; si elle a pu s'y
maintenir, c'est à force de modéra-
tion, en évitant en même temps
toute violence et toute abdication."

L'ex-abbé Murri a renouvelé ses
attaques contre l'Eglise, il a dit
que l'Etat devait venir en aide aux
âmes pieuses qui luttent contre elle ;
il a déclaré qu'elle était l'ennemie
de l'Italie. Ses paroles et ses ap-
pels passionnés n'ont point trouvé
d'écho ; ils n'ont eu d'autre résul-
tat que d'augmenter encore le mé-
pris qui s'attache à la personne du
renéat !

UN HOTEL PARTICULIER

Un journal de l'Ouest américain
affirme qu'il y a, dans l'état du
Colorado, un grand hôtel dont la
principale attraction est un ruisseau
qui traverse la salle à manger : il y
a dans ce ruisseau beaucoup de
truite : chaque pensionnaire a le
droit d'y pêcher une truite et elle
lui est servie au repas suivant : il
arrive souvent que le voyageur
prenne la truite qui lui sera appor-
tée à son déjeuner. Il paraît que
cet hôtel est fort achalandé.

Short notices, want ads., lost,
found, work wanted, etc., inserted
in english in this col., at the rate
of TEN CENTS per ad., of not
more than 25 words, payable in
advance.

Autre Temps, Autres Moeurs !

(DE L'ACTION SOCIALE)

La terreur de l'Allemagne et les soucis d'un impérialisme
militant laissent évidemment des loisirs à certains de nos
confrères d'Ontario, puisqu'ils ont encore le temps de pleu-
rer sur nous. Et, du reste, un peu de mode, chez nos
voisins, de s'apitoyer sur le sort de la province de Québec,
sur son arriérisme invétéré, sur le despotisme de son clergé,
ou sur toutes autres misères de ce genre, dont ils ne souf-
frent pas mais qui, on le voit bien, leur causent "une peine
extrême !

Et nous en étions venus à rester plutôt indifférents aux
pavés—nous n'y voulions pas voir autre chose—que de bra-
ves ours nous lançaient périodiquement à la tête. On avait
tellement l'habitude, dans Ontario, de parler de la province
de Québec, comme les aveugles parlent des couleurs, ou nous
y distribuait la louange ou le blâme avec une mala-
dresse parfois si charmante que les appréciations venant de
ce côté sur nos moeurs, nos habitudes ou même notre cul-
ture intellectuelle, ne nous faisaient—et encore fallait-il
qu'ils fussent dans une extrême pénurie d'arguments—y
cherchaient quelque matière à agitation pendant une période
électorale.

C'est que, tenant compte de l'ignorance manifeste de
ceux qui glorifiaient sur nous, nous étions toujours prêts à
oublier les injustices, même les injures, pourvu qu'on y mit
certaines formes. Même chez les gens de haute culture et
d'éducation raffinée il nous a été donné de constater que la
langue pouvait fourcher, tout aussi bien que nous avons pu
voir, dans un monde bien au-dessus du nôtre, des gens en
habit mettre les pieds dans les plats, et des personnages ga-
lonnés sur toutes les coutures se conduire comme de parfaits
polissons. "Aucun paré ne laisse pas de braire", dit le pro-
verbe, et toutes relations sociales deviendraient impossibles
si l'on ne couvrait d'une immense indulgence certaines "in-
congruités de bon goût".

Il ne va pas de même de l'article grossier que le "Sat-
urday Night", de Toronto, consacrait récemment à l'arche-
vêque de Montréal.

Ce journal trouve amusant que Mgr Bruchési ait rap-
pelé—non seulement aux Canadiens-français mais à toutes ses
ouailles—qu'il leur est interdit, sous les peines les plus sé-
vères, de faire partie des sociétés maçonniques, parmi les-
quelles il faut compter les Chevaliers de Pythias et les Odd
Fellows.

Mais ce n'est pas ce qui l'intéresse davantage. Il veut
étudier "le caractère et la signification de cet homme qu'on
a fini par regarder comme le représentant des tendances
extra-ultramontaines parmi les catholiques de ce pays, et
comme la personification de l'esprit médiéval de la domina-
tion ecclésiastique".

"Sous ce rapport, dit-il, il est digne d'un intérêt qu'on
pourrait à peine lui accorder en le considérant à des points
de vue autres et plus purement personnels".

L'écrivain parle ensuite de son éducation, de sa formation
par les nonnes, par les Sulpiciens, par les influences les
plus réactionnaires, de son élévation à l'épiscopat, puis il
ajoute :

"Au point de vue des puissances qui gouvernent à Rome
son choix a été pleinement justifié. Il a travaillé sans re-
lâche et avec toute son énergie pour le maintien de la plus
rigide discipline, il a établi un despotisme presque sans pa-
rallèle sur ce continent, et en général il a fait tout ce qu'il
a pu pour faire revivre les âges de foi—qu'on appelle aussi
quelquefois les âges, "sombres". Comme résultat de cet
effort constant et opiniâtre il a pu envoyer au Pape et aux
journaux, à l'époque de la Bulle (?) contre le Modernisme
une lettre déclarant avec une fierté facile à comprendre qu'il
n'y avait pas un vestige d'idée moderne dans tout son diocè-
se. Et les faits lui donnaient raison. Son clergé n'avait
absolument pas été fleuri par la "pensée nouvelle", et
avait été peu dérangé par aucune autre".

De là à répéter la vieille et stupide accusation d'irréalisme
contre la province de Québec, il n'y avait qu'un pas. Aussi
l'écrivain du "Saturday Night" n'y manque-t-il pas. Nous
sommes dans de profonds ténèbres à cause de "l'influence
de l'Eglise et d'hommes comme Mgr Bruchési dont l'idéal
n'a qu'un défaut qui est d'être "l'idéal d'un Thomas Beck-
kett raccourci".

Mais ce n'est pas tout, grâce à Mgr Bruchési qui a com-
battu la création d'un ministère de l'instruction publique,
"le système scolaire de Québec va rester dans sa condition
actuelle—il est peu probable ou guère possible qu'il tombe
beaucoup plus bas."

Le dernier reproche que l'écrivain fait à l'archevêque de
Montréal c'est de prohiber dans son diocèse les mariages en-
tre catholiques et protestants, ce qui montre, "une détermi-
nation de diriger son diocèse avec l'esprit de l'époque d'un
Hildebrand".

Nous avons cité beaucoup trop de cet article qui ne de-
mande même pas une réfutation. Ce que nous en avons
donné devait montrer le ton du monsieur qui l'a commis.

Nous lui faisons grâce des passages où il parle de "Mon-
sieur Paul Bruchési" comme il parlerait d'un "William
Dreadnought" quelconque, récemment immigré, et pour
lequel le pays devra payer une prime. Signaler ces cho-
ses-là, c'est déjà leur répondre.

Le "Saturday Night" termine son article en disant que
ce qu'il vient de raconter "suggère à l'observateur des pro-
blèmes importants parcequ'ils intéressent une partie considé-
rable du Dominion".

A notre avis, cet article étrange et méchant prouve sur-
tout une chose, c'est qu'à notre époque d'entente cordiale,
de fraternité des races, d'anges de la Paix, nous sommes en-
core à trouver la formule qui garantira la cordialité de nos
relations avec nos voisins d'Ontario. Et cette formule, on
le sait, ne dépend pas de nous puisque nous n'avons jamais
demandé autre chose que de vivre en paix chez nous, que
nous avons même poussé l'esprit de conciliation jusqu'au
sacrifice de droits garantis par des traités. Elle ne dépend
même pas des grandes manifestations publiques où les offi-
ciels échangent des bons procédés et des décorations.

Nous avons vu nos compatriotes d'Ontario s'extasier,
l'été dernier, devant la statue de Champlain, pleurer de joie
en voyant au bras l'un de l'autre, dans les salons du Fron-
tenac, les descendants du Wolfe et de Montcalm ; nous les
avons vus pleurer au spectacle de nos gens distribuant de
l'eau aux soldats alignés sur la route du Prince ; nous les
avons entendus chanter "O Canada" en français, applaudir
nos processions religieuses, puis nous déclarer avec enthou-
siasme : "Enfin, nous vous connaissons, gens de Québec, et
vous ne saurez jamais combien nous vous aimons !"

Il ne faudra pas beaucoup d'articles comme celui du
"Saturday Night" pour nous l'apprendre. Et celui-ci ar-
rive onze mois après les fêtes de Québec !

Non, ce n'est pas dans le Parc des Batailles qui se cimén-
tera l'amitié qui devrait unir Canadiens-français et Cana-

dien-Anglais. Les amitiés entre races se passant de démon-
strations sentimentales tant qu'elles n'ont pas poussé dans
les coeurs de profonde racines ; les relations entre nationa-
lités ne peuvent pas être sincères à moins de reposer non
pas seulement sur le respect de la propriété et des individus
—c'est la loi qui voit cela—mais encore sur le respect des
idées, des coutumes, des traditions de chacune.

L'attaque qui vient d'être portée contre l'archevêque de
Montréal est brutale, elle est injuste, mais elle est surtout
pénible en ce qu'elle trahit encore chez un trop grand nom-
bre de nos compatriotes anglais l'indestructible levain d'or-
gueil qui les faisait regarder la province de Québec com-
me leur inférieure même quand elle payait les dettes d'On-
tario.

Que ces messieurs nous voient d'un regard attristé, que
notre niveau intellectuel ou moral leur inspire quelque re-
gret, nous en sommes fort chagrins, mais nous leurs con-
seillons de nous connaître davantage avant d'en parler aus-
si haut. Et, s'ils tiennent absolument, à écrire des erreurs
sur notre compte, nous les prions de se rappeler que si les
gens auxquels ils s'adressent ne sont pas à leur gré "dans
le train moderne" ils tiennent en honneur certaines règles
d'urbanité que ne doit pas dédaigner une race de "gen-
tlemen".

Pour notre part, en attendant, nous épuisons peu à peu
la prodigieuse provision de candeur et de bonhomie qui nous
a fait endurer inutilement bien des choses depuis 1763, nous
nous sentons poussés chaque jour davantage vers l'é-
poque prochaine où nous reconnaitrons qu'il ne peut y a-
voir de paix avec nos voisins qu'en leur parlant très fran-
chement et en ne traitant avec eux nos questions constitu-
tionnelles que comme nous traiterions d'une affaire quelcon-
que devant leurs comptoirs, ne demandant pas de faveur
mais bien résolu à défendre notre droit et à recevoir la va-
leur de notre argent.

C'est un sujet, du reste, sur lequel nous reviendrons.

J. L. K.-LA-FLAMME.

Est-ce trop vous en demander ?

Voici bientôt le joyeux temps des vacances ! Qu'il fait
bon revenir sous toit paternel se récréer et se reposer des
fatigues de six longs mois d'étude. Quel bonheur de se re-
trouver de nouveau au milieu des siens et d'y goûter les
joies pures de la famille. Pour les parents c'est aussi un
bonheur de revoir leurs enfants, mais a ce bonheur ne laisse
pas de se mêler un peu d'inquiétude à la pensée des nom-
breux dangers qui attendent ces jeunes âmes à la sortie du
collège.

Contrairement à ce qui arrive pour les êtres non doués de
raison, qui par instinct fuient les choses nuisibles et se pro-
tègent contre le danger, les enfants, vu la déchéance origi-
nelle, sont pour ainsi dire poussés par une force mystérieuse
vers ce même danger, d'où, pour les parents, l'obligation
d'être toujours vigilants à éloigner de ces jeunes âmes tout
ce qui serait de nature à les contaminer et à leur faire per-
dre leur pureté.

C'est donc un grave erreur de croire qu'on ne doit plus
s'occuper des enfants dès qu'ils sont sortis de la maison pa-
ternelle et de les laisser parcourir les rues sans savoir où ils
vont, avec qui ils sont, et ce qu'ils font. Sans doute les ré-
créations sont nécessaires à l'âme et au corps, mais elles
doivent toujours être pures et innocentes pour ne venir pas
en contrairement avec la religion et la morale.

Pour en arriver là, il faudra éloigner de vos enfants ces
brebis galeuses qui ne recherchent leur amitié que pour les
mieux corrompre ensuite, il faudra de plus ne jamais leur
permettre le dimanche ces excursions ou parties de plaisir
qui sont rarement profitables, il faudra enfin voir à ce qu'ils
soient assidus aux offices de paroisse et le donner l'exemple
en y assistant vous-mêmes.

N'allez pas pousser la lâcheté jusqu'à vous endormir le
soir sans savoir si vos enfants sont bien tous au bercail,
c'est de la plus élémentaire prudence. Faites en sorte
qu'ils soient toujours autour de vous quand vient l'heure
de la prière du soir ; cette pieuse coutume, conservons-la
toujours si nous voulons attirer en abondance sur nos fami-
les les bénédictions du Ciel.

Il est encore un autre point essentiel sur lequel la sur-
veillance des parents doit s'exercer, je veux parler des mau-
vaises lectures, en particulier des mauvais journaux. Bien
qu'il ne soit pas toujours facile de distinguer à première
vue si tel ou tel livre est bon ou mauvais, il est cependant
des indices qui ne laissent place à aucun doute. Qu'on me
permette de citer à l'appui les paroles de La Bruyère, et du
R. P. Boylesve.

"Quand une lecture, dit La Bruyère, vous élève l'esprit,
et qu'elle vous inspire des sentiments nobles et courageux,
ne cherchez pas une autre règle pour juger de l'ouvrage, il
est bon et fait de main de maître.

"Quand une lecture, dit le R. P. Boylesve, déprime votre
intelligence vers ce qui est terre et fange, vers le froid métal,
vers la lâche volupté ; quand une lecture amollit votre
coeur, jette votre intelligence dans le doute et votre volonté
dans la vague, ou qu'elle exalte l'imagination au-dessus de
la raison droite et calme, et qu'elle agite la sensibilité au
point que la volonté ne puisse plus tenir les rênes du coeur
et des passions ; ne cherchez pas une autre règle pour juger
de l'ouvrage, il est faux, il est mauvais ; et ce n'est pas la
main d'un maître qui l'a écrit, c'est la main d'un esclave".

Que dire maintenant des mauvais journaux dont l'influen-
ce est bien plus puissante que celle des mauvais livres puisqu'-
elle est partout et de tous les jours. Ne leur laissez jamais
franchir le seuil de votre demeure. Soyez sans miséricorde
pour ces sales feuilles sur lesquelles il faudrait écrire comme
sur certains wagons : A désinfecter !

Avant de vous abonner à un journal, assurez-vous bien de
la moralité de ses directeurs ; on ne donne en pâture aux
autres que ce dont on se repait soi-même. Hors les foyers
ces journaux dont les directeurs ne sont que des saligauds
et n'ont de catholique que le nom ; hors les foyers ces jour-
naux qui se font les défenseurs attirés de la cruche ou de la
bouteille ; hors les foyers ces journaux qui ne servent que
de la rogne pourrie à leurs lecteurs pour les attirer dans
leurs filets ; hors les foyers ces journaux qui sont toujours
à l'affût de toutes les défaillances des gens d'Eglise, pour
multiplier leurs calomnies qu'ils ne démentiront jamais.
Il est plus que temps de mettre notre jeunesse à l'abri de
ces loutres ravisseurs. Aux parents donc d'avoir l'oeil constan-
tamment ouvert et de jeter au feu sans pitié ces feuilles de
contrebande qui se donnent plutôt qu'elles ne se vendent,
s'ils ne veulent se voir adresser ces paroles de S. Paul :
"Si quelqu'un n'a pas soin des siens, et surtout de ceux de
sa maison, il a renié la foi, et il est pire qu'un infidèle."

ANDRÉE

J. H. Myrick & Co

IMPORTERS AND DEALERS

DRY GOODS

HARDWARE

BOOTS & SHOES

FINE

GROCERIES

And Fishinh

Supplies

AT TIGNISH

and

ALBERTON

We have just
opened a full and
complete stock of

NEW GOODS

We are prepared
to supply the wants
of the farmer fish-

erman and mecha-
nic

We invite in-
tending purchasers

to give us a call

and they will find
we can meet all

competitors, and
save to them the

trouble and expen-
se of going to

Summerside or
Charlottetown.

